



CHANT DES FORÊTS : POÈMES CANADIENS

MONTBRUN, ALFRED DE

Chant Des Forêts : Poèmes Canadiens

Montbrun, Alfred de

Nabu Public Domain Reprints:

You are holding a reproduction of an original work published before 1923 that is in the public domain in the United States of America, and possibly other countries. You may freely copy and distribute this work as no entity (individual or corporate) has a copyright on the body of the work. This book may contain prior copyright references, and library stamps (as most of these works were scanned from library copies). These have been scanned and retained as part of the historical artifact.

This book may have occasional imperfections such as missing or blurred pages, poor pictures, errant marks, etc. that were either part of the original artifact, or were introduced by the scanning process. We believe this work is culturally important, and despite the imperfections, have elected to bring it back into print as part of our continuing commitment to the preservation of printed works worldwide. We appreciate your understanding of the imperfections in the preservation process, and hope you enjoy this valuable book.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
1215 6TH AVENUE
NEW YORK 17, N.Y.

Chants des Forêts

73

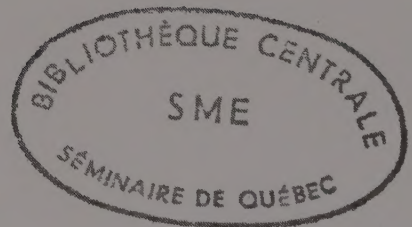
ALFRED DE MONTBRUN



Chants des Forêts



POÈMES CANADIENS



JOUVE & Cie, ÉDITEURS

15, RUE RACINE — PARIS-VI^e

1919

— TOUS DROITS RÉSERVÉS —

Universitas

Chants des Forêts

—
Aux chœurs, aux chœurs, (1)
Où l'on se sent en sécurité.
Par les bois, par les plaines,
Nous passons d'un camp à l'autre
Sans cesse, sans cesse,
Vers l'ouest, vers l'ouest.

La piste est longue et ardue,
La piste est longue et ardue,
Les camps sont nombreux et nombreux,
Du Labrador au Vancouver.

Des rivières de l'Atlantique
Aux campements des Nascapies. (1)
À travers la forêt antique,
Où les Caribous (2) sont tapés,
Les chasseurs nombreux et intrépides,
Thoues, chaque homme en détail :
Ils sont les maîtres
Et gardent leur place au soleil.

8475
052C4
1919

1. Caribou : espèce de cerf.
2. Caribou : espèce de cerf.

Chants des Forêts

LES VOYAGEURS

La piste est longue camarades
Soit en été soit en hiver,
Les camps sont courts : allons nomades
Du Labrador au Vancouver

Des rivages de l'Atlantique
Aux campements des Nascaupis, (1)
A travers la forêt antique
Où les Carcajous (2) sont tapis,
Les rapides nombreux et traîtres
Tiennent chaque homme en éveil :
Ici les forts seuls sont les maîtres
Et gardent leur place au soleil.

1. Nascaupis : tribu indienne.
2. Carcajous : espèce de panthère. { mots indiens.

Des bords de la Saskatchouane
Aux défilés des monts Rocheux,
Nos chiens, tirant leur tobogane, (3)
Ont plié leurs jarrets nerveux ;
Par les monts boisés, par les plaines,
Nous passons d'un effort puissant
Sans cesse et d'une longue haleine,
Vers l'Ouest immense et rougissant.

La piste est longue camarades,
Soit en été, soit en hiver,
Les camps sont courts : allons, nomades !
Du Labrador au Vancouver.

1. Tobogane : traîneau plat (mot indien).

LE DÉPART

L'étoile luit encore d'un éclat éphémère,
Et le ciel semble noir mais le jour va venir,
Dans l'Est déjà paraît une vague lumière,
Levons la tente il faut partir.

A peine si l'on voit se dérouler géante,
La forêt solitaire où nul n'a dû passer ;
Et dont la sourde voix gémit et se lamente
Parlant sans jamais se lasser.

Le souffle froid du Nord parmi la cendre éteinte
Passe et la fait tourner en un tourbillon gris.
La saison qui se meurt jette partout sa plainte,
Et jonche le sol de débris,

Le canot nous attend et se balance, avide
De couper le flot noir en prenant son essor.
Retirons les piquets, baissions la toile humide
Que la corde retient encor.

Elle glisse et se tord entre nos mains roidies,
Ainsi qu'un blanc drapeau le vent la fait claquer ;
Il nous mène en avant sur des courses hardies,
Sur des chemins qu'il faut marquer.

Nous ne reverrons plus ce foyer temporaire,
Où nous avons trouvé l'abri pour une nuit,
Où nous avons songé devant la flamme claire
A d'autres jours qui sont enfuis.

Qu'importe ! nous vivons sur un ample domaine,
Et notre but se trouve où la nuit nous surprend ;
Notre toit c'est le ciel à la voûte sereine
Notre route c'est le torrent.

Encore un camp passé,— laissons là tous nos rêves,—
Le temps est revenu quand l'homme doit agir,
Nous ne reviendrons pas nos minutes sont brèves,
Levons la tente il faut partir.

L'ARRIVÉE

Vague inclémente, attaque et claque,
Jette tes éclats bruineux
Déferle et monte, éclate et craque,
Sur les flancs du canot nerveux.

Que nos cœurs soient légers en dépit des cieux sombres,
Car le lac est tout près, nous l'entendons mugir
Nous entendons siffler sans cesse dans les ombres
Les branchages velus que le vent fait frémir.

Nous entendons briser sur la plage invisible
Les flots tempétueux se roulant jusqu'à nous,
Nous berçant lentement, tel un sillon flexible,
Nous menaçant déjà de crêtes en courroux.

Penchons-nous en avant d'un mouvement rythmique,
Et que nos bras soient forts pour pousser en avant
Le canot balancé, qui se plie élastique,
Lorsque frappe le flot mourant.

Relevons et plongeons la brillante pagaie,
Nous avançons sans cesse en pays inconnu,
La décharge est passée et nous voyons la baie,
Et sa plage courbée où le sable est à nu.

Par les joncs clairsemés qu'elle plie et secoue,
La brise poussera notre léger esquif
Et sur le gravier fin grincera notre proue,
Que guide et presse encor l'effort d'un bras actif.

Nous camperons ici; bientôt notre fumée
Montera vers le ciel entre les bouleaux blancs,
Tordant, comme un serpent, sa spirale animée
Que fuyeron effrayés les fauves vigilants.

Nous dormirons, rêvant aux courses vagabondes,
Sous la tente dressée et sous l'abri vermeil
Des couvertes de laine, et le bruit sourd des ondes
Mugira dans la nuit, berçant notre sommeil.

LES CHASSES

I

L'aube vacillante grisonne,
Est-ce le jour, est-ce la nuit ?
A peine le buisson frissonne
Sous le soupir du vent, sans bruit.

Tout dort sur la hauteur voilée,
A l'horizon lointain tout dort,
Les brumes cachent la vallée,
Et flottent partout sans effort.

Ah ! belle heure calme et pensive !
La déesse au front virginal
Finit sa course fugitive,
Quand part le chasseur matinal.

Et d'une lueur affaiblie
Indique le toit forestier,
Le bois dans sa mélancolie
Pleure en gouttes sur le sentier.

- II

Auprès de la forêt encore ténébreuse,
Sur un coteau saillant, des airs vifs caressé,
Maintes vieilles chansons aux notes langoureuses
Font vivre en mon esprit les chasses du passé.

Et dans le demi-jour, à la pâleur mystique,
Il me semble revoir les farouches Gaulois,
Tous les géants sans peur des légendes Gothiques,
De vaillants paladins, des chevaliers, des rois.

En ces jours exaltés, où bouillant de jeunesse,
Vers les bois automnaux ils partaient bruyamment,
Quand la meute sauvage hurlait avec ivresse,
Et les chevaux poussaient de longs hennissements.

C'est alors que les cors et de corne et d'ivoire
Lançaient par tous les bois leur frissonnant appel,
Qui semblent aujourd'hui renaître en ma mémoire,
Pour réveiller dans l'âme un regret éternel.

Un regret du passé, puissant, inexprimable,
Un regret du futur que rien ne peut guérir,
Que l'être inquiet sent, qui le poursuit, l'accable,
De voir s'enfuir les jours et la saison mourir.

III

Il m'a semblé vous voir, vous qu'ont chanté les âges !
Car vous aussi peut-être avez parfois rêvé,
Car peut-être arrêtés sous les vastes ombrages,
Vous avez pris le fil d'un songe inachevé.

Dans cet enchantement de la prime lumière,
Quand pendent les brouillards aux chênes rougissants
Du grand silence vierge, au matin renaissant
Vous avez ressenti la magie éphémère.

IV

Siegfried, mâle et sans peur, unique espoir des dieux,
Tu surgis tout à coup appuyé sur ta lance
Auprès des eaux du Rhin ; et tes accords joyeux
Eveillent les échos en sonores cadences.

Puis les guerriers Gaulois, chassant le noir auroch,
Passent dans les grands bois le temple des druides,
Le sol dur en résonne, et tremble à chaque choc,
Au galop cadencé des cavales rapides.

Ils disparaissent ; quels sont ces rouges guerriers,
Aux longs cheveux flottants, fils du peuple Sicambre ?
Poursuivant pas à pas d'énormes sangliers,
Ou de féroces loups dont luisent les yeux d'ambre.

Pharamond et Clovis et le Hun Attila,
Chacun fuit emportant la course furibonde,
Puis Charles le Martel et les guerriers d'Allah
Echouant à Poitiers leur horde vagabonde.

Enfin Charles le Grand ! rempli d'âpre vigueur
Combien peuvent le suivre en sa course effrénée ?
Et qui peut résister contre sa forte ardeur
De l'heure du départ à l'heure de curée ?

Glorieuse épopée ! où tant d'autres sont vus,
Jusqu'à ces chefs Indiens et leurs stoïques braves
Sur la piste des cerfs et des bisons velus,
Indomptables et fiers, insouciantes d'entraves.

V

Oui, je sens que dans moi votre sang est mêlé,
Et vous voyant ainsi, comme un éclat de flamme
Semblerait ranimer un instinct refoulé,
Revenant tout à coup plus vigoureux dans l'âme.

Et je jouis alors du temps de liberté,
Je jouis de la vie au plus profond de l'être,
Du monde, du ciel bleu, de ce flot enchanté,
Ou revient s'apaiser l'esprit de chaque ancêtre.

Et si, dans les forêts de ce monde nouveau
Vous n'avez pu lancer votre appel à l'aurore,
Mon chant revient à vous, tel un lointain écho
De vos cors de jadis, qui renaîtrait encore.

FANTAISIE DU SOIR

Sur les herbages desséchés,
Auprès de grands pins parfumés,
Le chaud soleil est doux après de longues pluies,
Et je rêve à ma tendre fleur
Qui fait ma joie et ma douleur,
Ma mélodie

Après bien de longs jours brûlants,
Quand vient l'éclair étincelant,
L'orage semble bon aux plantes assoiffées,
Ainsi, lorsque je la revois,
Je respire heureux, et la crois
Reine des fées.

Seul sur le lac et dans la nuit
J'ai poussé mon canot sans bruit :

J'aime errer sur les eaux, quand luisent les étoiles,
Mon cœur la rêve et la pressent
Parmi les nuages, passant
Comme des voiles.

Les flots s'en vont, calmes et noirs,
Ils reflètent ternes miroirs,
Ces points brillants semés dans la céleste plaine
Leur éclat m'est moins merveilleux
Que la lumière dans ses yeux,
Qui fait ma peine.

J'écoute les cèdres épais
Sur les eaux chuchoter en paix,
Ils semblent m'appeler au fond brumeux de l'anse,
« Arbres penchés qui murmurez,
Mon amour sera-t-il jamais,
Qu'une espérance ? »

Mais je ne comprends leurs soupirs
Au vent qui les fait tressaillir,
Et pousse mon esquif vers la distante rive ; —
Tel des ans le souffle moqueur,
Dans la nuit emporte mon cœur
A la dérive.

L'ORIGINAL

C'est l'heure du néant, c'est l'heure longue et noire
Avant le point du jour, entre l'aube et la nuit ;
Je me suis réveillé ne sachant où me croire,
Essayant de saisir dans ce silence un bruit.

Appuyé sur le lit de résineux branchages
J'écoute, et tout à coup, le cri de l'original (1)
M'arrive d'une pointe où foulant les herbages,
Enorme et fantastique, il jette son signal.

Il brame sur les eaux, et cet appel sonore
Flotte dans le lointain sur l'écho faiblissant,
Et dans les airs enfin se meurt et s'évapore
Pour revenir encor mâle et retentissant.

1. Original : mot indien signifiant élan.

Et dans la nuit je rêve, et je croirais entendre
Magique résonner la trompe d'Obéron,
Je me perds dans le songe, et je ne puis comprendre
Si je n'aurais atteint le pays d'Avilion.

Ou si, dans le sommeil revenant aux ancêtres,
S'éveillerait en moi quelque sombre terreur,
Et que tout ce moderne où je me croyais maître,
Ces travaux ne seraient qu'un songe séducteur.

Partout règne la nuit, et la cendre est éteinte,
Le froid envahit tout. Oh ! que l'on se sent seul
Dans cette immensité, lorsque sa longue plainte
Nous réincarne dans quelque distant aïeul.

Je suis l'homme farouche à l'âge de la pierre,
Vivant dans ma caverne à l'aurore des temps,
Je redoute le noir ! Je voudrais la lumière,
Je voudrais le soleil et le jour éclatants !

Je suis seul et petit, sans ami ni compagne,
Et tout est contre moi ; les dards du froid cruel
Annoncent l'hiver et la faim qui l'accompagne,
Pendant ces mois obscurs spectre perpétuel.

Et faible que je suis je voudrais encor vivre,
Je ne veux pas penser que ce corps tout raidi
Tombera faiblissant sous la neige et le givre.
Servira de pâture à quelque fauve hardi.

Je veux vivre ainsi que la bête mugissante,
Pour appeler à moi la femme que je veux,
Ou bien de la tribu l'arracher, et tremblante,
L'emporter par les monts et les marais fangeux.

Je veux vivre, et combattre avec ma rude hache
L'ours velu dont la peau couvrira mon corps nu ;
Déjà je me fais craindre et la bête se cache,
Car elle voit dans l'homme un péril inconnu.

Ainsi ce son du Nord évoquant tout un drame,
Croise en moi les pensers et le sang des aïeux,
Pendant que sur le lac, l'orignal pleure et brame,
Et je me sens petit sous la voûte des cieux.

Résonne encor, son clair qui viendrait d'une cloche !
Qui sortant du poitrail musclé du roi des bois,
Monte et couvre un pays ! défi, plainte, ou reproche,
Tu fais trembler les airs, surnaturelle voix !

Mais je surprends enfin une lueur première,
La brume se blanchit et je la vois flotter ;
A l'aube tout se tait sur la contrée entière :
Silencieusement les ombres vont passer.

J'écoute, mon cœur bat, l'eau lave le rivage,
Et les calmes hauteurs se dorent tour à tour,
Le fantôme évoqué par la voix d'un autre âge,
Avec la nuit fuyante est chassé par le jour.

LE CAMP

J'ai passé sur le mont, par la triste brûlée (1),
Par les bois de sapins, temple silencieux,
Par les ruisseaux bruyants où la truite affolée
Glisse rapidement dans les flots furieux.

Le soir est arrivé : sous l'abri de ma tente,
Auprès d'un feu nourri des arbres d'alentours,
J'ai regardé longtemps chaque flamme vivante
Revêtir le bois sec de son brillant velours.

Et respirant l'air frais, plein d'odeurs résineuses,
J'écoute s'élever le chant du *bois-pourri* (2)
Près du marais humide, près des eaux vaporeuses,
Lançant à tout instant, strident, son triste cri.

1. *Brûlée* : Forêt où l'incendie a passé.

2. *Bois-pourri* : Oiseau canadien nocturne qui répète un cri ressemblant aux mots : bois-pourri.

Maintenant il est doux de songer à sa mie,
Là-bas, bien loin, là-bas,
Je croyais sa mémoire à jamais endormie,
Mon cœur est las, bien las.

J'aurais cru l'oublier en partant solitaire,
Mais je l'entends toujours,
Mais je la vois le soir comme au temps de naguère,
Moments trop courts, trop courts.

Je crois la sentir près aux instants de silence,
Sa main frôle mon front,
Ce n'est qu'illusion, la nuit froide s'avance,
Les doux rêves s'en vont.

Par delà l'horizon, la lune nette et claire
A passé lentement, —
Le feu, de ses tisons, rougeoie et ne m'éclaire
Qu'en de rares instants.

Oh ! ma mie entends-tu mon être qui t'appelle,
Ressens-tu mon désir ?
Tel le flot agité balançant la nacelle,
L'amour me fait frémir.

En vain je te voudrais, la voix des solitudes
Répond seule à ma voix,
En vain j'attends brisé de morne lassitude,
Je suis seul dans les bois.

RETOUR

De loin j'ai vu ce toit et j'ai voulu venir,
J'ai voulu l'émotion qui console et qui brise,
J'ai voulu rappeler et j'ai voulu sentir
Un vieil amour caché qui fait mal et qui grise.

Et quand le cœur bondit d'un élan infini,
Qui saurait résister ? J'ai suivi ma pensée
Où s'éveille l'amour que j'avais cru banni,
Et je reviens à toi chère ombre délaissée.

Car ce n'était qu'une ombre, une ombre de bonheur
Que je vis devant moi ; mais ces ans d'espérance
Je ne les aurai plus, et d'un rêve enchanteur
Je n'ai plus que le rêve, et j'aime sa souffrance.

Un mal très doux, très pur qui s'éveille en ces lieux,
Il retient sa fraîcheur de première jeunesse,
Il met la joie au cœur et des larmes aux yeux,
J'aime à le ressentir et cependant il blesse.

Oh ! la saison est belle, et tout chante et renaît,
Sous le vieux pont de bois le torrent gronde et roule,
Sur le buisson en fleurs, où la feuille paraît,
La grive mêle son chant au bruit de la houle.

Autrefois j'écoutais, heureux d'illusions,
Ces voix du renouveau qui me sont toujours chères,
Mais je te savais là : l'anticipation
De te voir, leur donnait un éclat éphémère.

Et je chantais aussi, joyeux, insouciant,
Avec l'oiseau frivole, avec l'eau fugitive,
Où s'en est-il allé ce flot blanc et riant ?
Qui trouvera l'écho que ma chanson ravive ?

Reverrai-je jamais sur ce sentier caché,
La forme que j'attends passer légère et rose ?
En vain mes yeux errants dans l'ombre auront cherché ;
Le jardin est désert, la porte reste close.

PLUIE

Qu'il est triste le lac, quand vient le soir d'automne,
Qu'il est seul, dans les bois, noirs comme son flot noir,
Ou par le froid dorés ainsi qu'une couronne,
Sur les bords arrondis. Qu'il est triste le soir !

Quand sur le front massif des montagnes lointaines,
Les nuages pressés passent en rangs serrés
Et, comme s'ils pleuraient, vident leurs urnes pleines
Sur les arbres raidis des humides forêts.

Qu'il est triste l'esprit que les chagrins dévorent !
Flots serrés qui tombez nombreux comme mes pleurs,
Vous êtes transparents : mes larmes se colorent,
Ecarlates du sang qui coule de mon cœur.

Et froids comme l'automne au joug qui nous accable
Sont mes pensers : ainsi qu'Octobre sans pitié
Dont le glaive tranchant a fait saigner l'érable
Sur son feuillage vert, puis l'en a dépouillé.

Car je ne verrai plus sa blonde chevelure,
Ni ses yeux souriants à la fine douceur,
J'ai passé maintenant, la voie est longue et dure
Pourquoi n'être resté quand j'avais le bonheur ?

LE LAC MIMI

Le lac est là, perdu !
Sous l'ombre du grand pic où l'épervier se pose,
Au sein de la forêt, perle bleue, il repose,
Solitaire, inconnu.
Et le sapin rugueux bravant les noirs orages,
Accompagne avec lui de mystiques présages.

Les cèdres toujours verts
L'entourent de leur ombre épaisse, et si profonde,
Que l'on croirait de jai le reflet de son onde
Près des bords recouverts,
Où la mousse se mêle à l'humide racine
En monstres tortueux qu'à peine l'on devine.

Mais il est un endroit
S'élevant plus ouvert des rives submergées,
Un pin géant s'y dresse, aux branches allongées.
Au tronc énorme et droit,
De là le lac s'étend jusqu'à perte de vue,
S'enfuyant pour s'unir à la lointaine nue.

Ah ! J'y vins bien souvent...
Je m'arrêtais longtemps à ces bords pleins de charme,
Où nul ne pouvait voir quelque furtive larme
Qui tombait en rêvant,
Lorsque seul je berçai mon amour malheureux
Aux échos de la vague lente et mélodieuse.

Je t'aimais, lac Mimi !
Altéré j'arrivais boire à ta solitude,
Une consolation intime quoique rude,
Tu fus comme un ami,
Tu redonnais vigueur à mon âme abattue,
Tu comprenais ma peine et ma passion émue.

Et le calme de ton azur
Me consolait un peu, souvent mélancolique,
Je regardais passer plein de reflets magiques,
L'éclair de ton flot pur,

En mon être sentant ta furtive caresse
Pleine d'une puissante et sauvage tendresse.

J'écoutais sur les eaux
Et dans l'herbe des bords, des vents le doux murmure
Ces sons me parlaient tous, et cette langue obscure
Passant dans les roseaux,
Venait autour de moi comme une mélodie,
Je me perdais en elle et j'oubliais la vie.

O lac, je viens à toi,
Et ma douleur est là comme aux heures passées,
L'oublierai-je jamais ? Car les larmes versées
A tes bords autrefois,
Voudraient renaître encore en entendant ta brise
Qui semble murmurer toujours : « Elise ! Elise ! »

IOLANTÉ

Iolanté ! Iolanté !
Comme la nappe violacée
Des mers sous la lune argentée,
Sont tes yeux Iolanté !
Le Soupir du lac aux collines,
Le bruit des chutes cristallines,
Renaissent dans ta voix,
Ta voix qui parle sur les brises
En stances à peine comprises,
Qui les chante parfois.

Ne serais-tu que la vision fugitive
Par moi-même créée en un songe vivant,
Parlant sans être vue à l'oreille attentive
Ou sans bruit fuyant sur le nuage mouvant ?

Et pourtant je te cherche et je ne veux pas croire
Que tu ne serais plus ! Tous mes jours et mes nuits
L'esprit revient à toi, puisant dans la mémoire
Toi, suprême idéal que toujours je poursuis !
Au bois, dans les ravins, tu fuis et tu m'appelles...

J'ai tout quitté tout oublié
Quand je t'ai vue, et que, sous les feuilles nouvelles,
J'ai surpris ton sourire. Ah ! belle sans pitié !

Iolanté ! viens ô ma mie,
Que ton regard puisse assouvir
Le flot fiévreux de ma vie,
Peut-être même ma folie,
Naissant d'un farouche désir.

L'imagination, passagère, irréelle,
Souvent, hélas, croirait ou t'entendre ou te voir,
Mais je dois retomber, comme l'oiseau dont l'aile
A faibli quand surgit l'ombre de l'aigle noir,
En vain questionnant la nappe éblouissante
Des grands cieux azurés, je reste dans l'attente,
Tu ne m'apparais plus, ni dans l'âpre montagne,
Ni dans l'ardent désert, ni la verte campagne,
Ni dans les bois touffus.

Pour toujours serais-tu partie ?
Un écho de mon cœur répond : « Jamais ! Jamais ! »

Et j'ai pressé mon pas dans la rugueuse ortie
Près du ruisseau bruyant, et je lui demandai,

« L'as-tu vue onde passagère ? »

Mais l'onde qui gazouille et dont les yeux ouverts
Ont vu tout un pays aux horizons divers
Murmure : « Non ! Non ! Non ! » Parfois même je doute
Quand d'étranges pensers reviennent m'assaillir
Il ne semble exister lorsque l'esprit écoute

Qu'un vague souvenir.

Et je vois seulement flotter les brumes blanches,
Et j'entends soupirer les feuilles dans les branches.

L'OUTARDE

I

Corps allongé, l'aile agitée
Contre le ciel brillant du soir,
Où vas-tu dans l'air emportée ?
Outarde, où fuit ton profil noir ?

II

Où te mène ton vol rapide
Vers l'horizon sombre du Nord ?
Est-ce vers la plage aride
Où le flot écumant se tord ?

III

Où vers les eaux silencieuses
A l'ombre des grands bois déserts,
Sous l'abri des branches rêveuses
Des pins aux rameaux toujours verts ?

IV

Verras-tu les forêts immenses,
Dont les arbres verdoyants,
Couvrent, aux lointaines distances,
Un pays de monts ondulents ?

V

Que ne puis-je te suivre Outarde !
Te suivre et m'enfuir sans effort,
Sous le croissant qui te regarde
Voler vers l'horizon du Nord !

L'APPEL DES BOIS

Que gronde le torrent qui s'enfuit et qui passe,
Que dit-il au rocher que rapide il enlace
Indompté, bruyant, et sans loi ?
J'écoute penché sur l'écume jaillissante,
Et j'entends cet appel qu'il murmure et qu'il chante,
« Viens à moi ! Viens à moi ! »

Que bruisse le sapin ployé sous la rafale
Quand revient de l'hiver l'haleine glaciale ?
Rêveur j'attends rempli d'émoi,
Pour chercher à saisir la plainte fugitive,
Et je comprends ces mots dans sa langue furtive
« Viens à moi ! Viens à moi ! »

Sur le feuillage mort que dit le vent d'automne
Pleurant aux bois tout nus que la vie abandonne ?

Le doute a remplacé la foi,
Et l'humide saison ramène la tristesse,
Mais ce frissonnement dit comme une caresse,
« Viens à moi ! Viens à moi ! »

LA RIVIÈRE

Je suis parti sur la rivière,
Sans regrets et sans adieux,
Je n'ai demandé de prière
Ni de souhaits ni de vœux.
Le courant porte ma nacelle,
Où ? dira-t-on, je ne sais pas,
L'horizon peut-être recèle
Ou le bonheur, ou le trépas.

Soucieux, je vois chaque rive
A mes côtés fuir lentement ;
Point d'arrêt ! la barque hâtive
Suit son cours implacablement.
J'ai connu des plaines riantes
Où j'aurais voulu m'arrêter,
Mais hélas, les vagues fuyantes
Plus encor, voulaient se hâter.

Je vois des forêts ténébreuses
Où parlent des voix du passé,
Où des formes silencieuses
Se penchent sur le flot pressé...
Le flot rapide qui m'emporte
Vers l'océan de l'inconnu,
Dressant là-bas sa sombre porte
D'où nul n'est jamais revenu.

Parfois je me penche sur l'eau
Scrutant la profondeur nocturne,
Mais seule l'ombre du bateau
Paraît dans l'onde taciturne,
Et le courant passe toujours...
Pourquoi fouiller dans l'insondable ?
Je laisse se passer mes jours
Vers l'avenir inexorable.

Que la course soit longue ou brève
Qu'importe-t-il ? je suis lancé,
Et la barque descend sans trêve,
Son sillage c'est le passé.

Je suis parti sur la rivière
Qui coule toujours en avant,
Tout bas je dis une prière
Songeant aux portails du néant.

CROYANCE

Que mes jours soient ou gris ou clairs,
Au matin flamboyant quand l'espoir se ranime,
Au soir quand revient l'ombre et ses pensers intimes,
Mon chant montera sur les airs.

Soit que la joie ou le malheur
Tour à tour partagés reviennent dans ma vie,
De moments plus bénis je n'aurai point d'envie,
Je ne verrai que mon bonheur,

Je ne verrai qu'un monde pur.
J'ignorerai le mal ; dans toutes mes journées
Je ne veux compter que les choses fortunées,
Je n'aurai point d'instant obscur

Je ne veux regarder qu'au ciel
Le puissant ciel ouvert tout dénué de feinte !
Partout où je serai j'adorerai sans crainte,
L'Univers sera mon autel.

BIVOUAC DE NOVEMBRE

Entends-tu dans les bois la voix du vent d'hiver
Qui chante aux monts glacés sur sa lyre de fer ?
Partout le souffle amer de sa folle rafale
Tour à tour se relève et s'enfuit pour mourir,
Et l'arbre nu s'incline à ce cruel soupir,
L'entends-tu gémissant sous l'haleine fatale ?

Tout semble abandonné sous le ciel étoilé,
Il n'arrive de loin que ce chant désolé,
L'arbre mourant qui grince, et se tord, et frissonne,
Le clapotis des eaux dans les roseaux penchés,
Et le tournoiement fou des feuillages séchés
Qui passent sans arrêt dans les herbes d'automne.

Mille vagues parfums viennent de toute part,
Acres, mais tous subtils et plus doux que le nard,
Encens mystérieux que la sombre nature
Offre en ce vaste temple à son maître Eternel,
Accompagnant les sons du pæan solennel
Que chante un chœur puissant dans la forêt obscure.

Au bivouac isolé, le feu trop tôt mourant
Disperse autour de nous quelque reflet errant,
Et l'air vif emportant la flamme vacillante,
De sa faible lueur l'éclairant à demi,
Glace sous son manteau le chasseur endormi
Et soulève en passant la cendre pétillante.

Et je ressens toujours l'œil du grand infini
Fixe et puissant, jamais fermé, jamais terni,
Aux confins de l'espace impassible il regarde
Il perce jusqu'à nous l'épaisse obscurité
D'une flamme bénigne ! Et son éternité,
Au fond des bois perdus nous protège et nous garde.

Mais annonçant déjà l'approche du matin,
J'écoute frissonner le buisson incertain,
De ton lit froid et dur lentement tu t'éveilles,

Tu cherches la chaleur près du feu ranimé,
Puis sous le grand ciel bleu d'étoiles parsemé
Tous deux silencieux nous finissons la veille.

Regarde ! A l'horizon l'étoile qui reluit :
Lucifer triomphant revient chasser la nuit,
A son front radieux ramenant la lumière,
Sur les rochers géants et le bois agité
Et dans le ciel où brille une vague clarté :
C'est l'aube qui paraît ! Il faut partir mon frère !

L'ERMITE

Calme séjour de paix profonde
Et de félicité,
Ou fuyant loin des bruits du monde
Je vis en liberté,
Combien j'aime ton ombre austère,
Ton abri généreux,
Où chaque moment solitaire
Passe libre et heureux.

Calme séjour où de ma vie
Les jours sont sans secrets
Où chaque heure n'est poursuivie
D'inutiles regrets...
Où loin des passions avides
Et leur triste réveil,
Tu donnes les rayons limpides
Du bienfaisant soleil.

Qu'importe le monde, ou ses gloires,
Qu'importent ses trésors,
Je préfère mes forêts noires
Mes monts abrupts et forts.
Plus chers sont leurs vastes silences,
Ou leurs chants inspirés,
Berçant cette douce existence
De jours dorés.

Soit qu'au retour du triste octobre,
Précurseur de l'hiver,
Les bois sous la lumière sobre
Sentent le vent amer,
Et l'homme penserait entendre
De prophétiques voix,
Parlant d'un sens qu'il croit surprendre
Des siècles d'autrefois....

Ou soit que le printemps ramène
Ses longs jours radieux,
Donnant à la forêt sereine
Un réveil glorieux,
Auprès des monts, au bord de l'onde,
A l'ombre du hallier
Je veux goûter ta paix profonde
Asile hospitalier !

REMORDS

Quand la froide brise hivernale
Murmure dans les noirs sapins,
Et tord de sa folle rafale
Les nuages qu'elle disjoint,

Lorsque la pâle lune,
De son frêle croissant,
Luit sur la couleur brune
Que jette le couchant.

C'est l'heure où les âmes perdues
Sortant de leurs tombeaux glacés,
Sur les neigeuses étendues,
Viennent pleurer leurs maux passés

C'est l'heure où dans la plaine,
Fuyant sous l'ouragan,
Elles hurlent leur peine
Près des bois frissonnants !

Est-ce une illusion fiévreuse ?
Elles viennent passer tout près,
Jetant leur plainte malheureuse
Et des appels désespérés !

Je vois passer difformes
Des visions d'autrefois,
Dans l'étendue énormes
Reprochantes parfois.

Et j'ai penché mon front morne
En revoyant ces jours confus,
Sentant la tristesse sans borne
Hélas ! des jours qui ne sont plus.

SHAWINIGANE

Shawinigane (1) ! Eaux résonnantes !
Les flots précipités tels des coursiers fougueux,
Brisés sur les roches tremblantes,
Tombent éperdûment dans ton gouffre orageux.

Et jettent partout dans l'espace,
Comme un géant troupeau, leur roulante clameur
Qu'emporte le vent et qui passe
Sur les sommets lointains en confuse rumeur.

Blanches sont tes masses d'écume,
Jaillissant dans les airs et lourdes replongeant,
L'on dirait un chaudron qui fume
Et qui bout des lingots d'éblouissant argent.

1. Shawinigane : prononcer cha-oui-nigane, nom indien.
Fameuse chute de la rivière Saint-Maurice. Province de Québec.

Froides sont les brises créées
Par ton cours violent, où flotte immatériel
Un brouillard d'eau pulvérisée,
Où, quand luit le soleil, s'irise l'arc-en-ciel.

Que serais-tu chute haletante ?
Motion qui commença dans les glaciers d'antan,
Unique artère violente
Gouttes-tu l'existence et l'âme d'un titan ?

Nul n'a connu ton origine,
Nul ne sera si vieux qu'il connaîtra la fin,
Car l'Eternel seul te domine,
Il t'a lancée hier, te brisera demain.

J'aurais voulu te voir dans ces jours de naguère,
Quand nul ne connaissait tes bords accidentés,
Avant qu'eut résonné la hache meurtrière
Sur le cèdre et le pin des lieux inhabités.

Car récemment encor, jusqu'à perte de vue,
Leur verdure couvrait ce pays que l'Indien
Seul connaissait. Bientôt la forêt disparue
Ne laissera plus que le roc Laurentien.

J'aurais, comme aujourd'hui, humé ta brume blanche,
Mais tu m'aurais semblé plus solennelle encor,
Moi-même plus petit, la nature plus franche,
Et mon âme plus libre, ainsi qu'à l'âge d'or.

Et j'aurais vu ces monts que nul regard profane
N'avait encore fouillés, où la brise apportait
Ta voix grave à l'Indien errant : « Shawinigane... »
Murmurait-il rêveur et sombre il écoutait.

Peut-être entendait-il, ô vision nocturne,
Des mots disant sa fin, le blanc peuple venu,
Abattant ses forêts, et son œil taciturne
Tristement se voilait du péril inconnu.

L'homme blanc est venu, ses nombreuses cohortes
Ont couvert le pays, et le sauvage part
Aux retraites du Nord, et de tes vagues fortes
Le cours est divisé par un puissant rempart.

●

Mais tu grondes toujours à travers les turbines,
Où tu crées en passant des éclairs fulgurants,
Dans ce fou tournoiement encor tu nous fascines,
Tu menaces ceux qui se croient tes conquérants.

Que t'importe, après tout, des hommes l'attelage?
Qui t'affaiblit, hélas, pour l'espace d'un jour,
Tu reviendras demain, et, d'un élan de rage,
Tu perceras leur œuvre qui force ton détour.

Voix des éternités, parlant depuis des âges,
Tu parleras encor dans les âges diffus
Du futur solitaire, où nul de tes présages
N'entendra sur ces bords les mots aux sons confus,

Et puis tu passeras dans quelque cataclysme,
Ou bien, usant les rocs de ton humide lit,
Ta course faiblira ; ce bouillant paroxysme,
De sons, de cris, d'appels, se taira dans la nuit.

Et la grande rivière au flot noir et tranquille,
Lentement coulera près des flancs caverneux
Des côtes que tes eaux de leurs efforts futiles
Battaient et tourmentaient de coups vertigineux.

De l'œuvre de nos temps, usant ce flot rebelle,
Nul ne verra la trace, et tout sera parti,
La race qui la fit, qui s'en servit, et celle
Ayant le récit seul d'un peuple anéanti.

Et les monts délaissés seront dans le silence,
Il ne s'entendra plus sur leurs fronts découverts,
Pour remplacer la voix de ta révolte immense,
Que le cri d'un oiseau sur ce vaste désert.

NUITS D'AUTOMNE

J'aime les soirs de pluie et de froides tempêtes
Quand les lentes vapeurs se tordent dans les airs,
Brisant et reformant leurs vacillantes crêtes,
Livides dans la nuit, aux lueurs des éclairs.

Quand chaque arbre assailli de ce souffle terrible
Chaque herbe, chaque jonc se sentant déchirer
Maudissant et grinçant et d'un effort pénible
Jettant leurs bras au ciel sembleraient l'implorer.

J'aime lorsque dans la bourrasque
Je sens se dresser mes cheveux,
Quand passe le démon fantasque
Des vents tumultueux.

Car ce temps violent, sombre comme mon âme,
Sauvage et sans merci, ne donne aucun espoir,
De son vaste frisson grondant, comme une flamme,
Il porte sans arrêt la feuille qu'il fait choir.

Une à une elles vont, sans forces, entraînées
Loin du chêne, du hêtre, où les vit le printemps
Se gonfler au soleil ; ainsi vont nos années
Qu'emporte dans l'oubli le grand souffle des temps.

Parlez, ô peuple des ténèbres !
Hurlez vos immenses clameurs,
Telles les cohortes célèbres
Roulaient avec fureur.

Mêlez-vous dans la nuit en un combat féroce
Les guerriers oubliés d'antan ?
J'entends les cris de mort de la mêlée atroce
Des hordes de Satan.

Passez et revenez en glissantes spirales,
Je vous laisse silencieux
Battre mon front baissé, ô bruyantes rafales,
De coups impérieux.

Qu'ils passent ! vos efforts, vos coups et votre rage
S'en vont où le ciel s'assombrit
Ils laisseront toujours à l'âme son orage
Mais l'angoisse à l'esprit.

O fureur ! O désirs fougueux ! passions folles !
 Vous foudroyez, vous écrasez,
Et vous, sens inconnus, qu'ignorent les paroles,
 Cruels vous nous brisez.

Oh ! l'être se sent faible et la tourmente est grande,
 Il entrevoit mais ne comprend
Il voudrait avancer, hésite : il appréhende
 La nuit qui le surprend.

Souvent l'âme me semble une vaste contrée
 Où je vois des pics lumineux
Et de pure beauté montant dans la nuée
 Sur des trous caverneux.

Là règne la paix, là les tempêtes obscures,
 Et la musique auprès du bruit,
Le silence profond près de fauves murmures,
 Le jour près de la nuit.

Car dans ces éléments je me revois moi-même,
 Un chaos toujours agité,
Aspirant sans cesse vers l'idéal suprême,
 Vers la pure beauté.

Trop souvent j'ai foulé dans la boue et la fange,
Mais je voyage sans cesser
Par de sombres chemins où me conduit un ange,
Qui ne m'a point laissé.

J'écoute dans la nuit voilée et taciturne,
Et soudain je croirais ouïr
La lente et grave voix des âges de Saturne,
Qui me fait tressaillir.

Tu sembles me parler, ô frissonnante terre,
Ta voix console et je réponds,
Je fus créé de toi, je suis de ta poussière,
Et de ton tout profond.

Tu dis que de la nuit il doit sortir une aube,
Tu me dis que viendra le jour,
Que nous verrons enfin ce que l'ombre dérobe
Comme un fauve vautour.

Demain c'est le soleil qui chasse le mystère
Là-bas où l'horizon s'étend,
Demain c'est le réveil ! et sur ton sein ô terre
Je me penche et j'attends.

TEMPÊTE

Sur le vaste océan qui pourra me guider,
Ah ! Seigneur que la nuit est épaisse et profonde,
Aveugle, j'erre, sans personne pour m'aider,
Où chercher, où trouver la lumière en ce monde ?

Autour de moi, partout, comme une mer houleuse,
Le doute s'est dressé terrible et menaçant,
Ma barque est frêle hélas, la vague est orageuse,
Seul, je n'ai que l'espoir de l'horizon naissant.

Et la houle, élevant ses crêtes écumeuses,
Semble tordre vers moi ses effroyables bras,
La tempête gémit, la mouette pleureuse
De ses longs cris perçants m'appelle comme un glas.

O sombre désespoir ! comme les eaux hurlantes
Quand le flux haletant à mes pieds vient courir,
Frappent de leurs éclats les roches résonnantes,
Ainsi sur mon esprit je te sens revenir.

Serai-je délaissé sur cette mer profonde
Où passent sans cesser les autans furieux ?
O toi ! m'aideras-tu dans les périls de l'onde
Réponds, as-tu compris cet appel soucieux !

Oui ! j'ai vu ta lueur au ciel crépusculaire
Tel le phare brillant triomphant du flot noir :
Je t'ai revue enfin : ta présence m'éclaire,
Et j'ai senti dans moi naître un puissant espoir.

Malgré le port lointain, malgré la lutte amère
Dans l'hostile élément béant comme un tombeau,
Le courage renaît en voyant ta lumière,
Et je guide vers toi mon fragile vaisseau.

SOUVENIRS

Oh ! rends-moi ma montagne et mon humble chaumière,
Et la verte forêt qui couvrait mon pays,
Et le soleil couchant, dont la clarté dernière
Illuminait le lac et les sombres taillis.

Oh ! rends-moi mon courage et ma joie innocente
Dans les froids de l'hiver et les chaleurs d'été,
Et le pouvoir rugueux d'une force naissante.
Quand, le cœur, confiant j'errais en liberté.

Que n'ai-je mon fusil dont le canon sonore
Réveilla si souvent l'écho caché des vals
Aux premières clartés, quand l'aube faible encore
Fraîchit les airs piquants de ses vents matinaux.

Et poursuivre, haletant, pressant la mousse humide,
La piste qu'a laissé le chevreuil aux abois,
Ou parmi les rocs nus de quelque mont aride
Surprendre l'ours pesant loin de l'abri des bois.

Que ne puis-je revoir la rivière sauvage,
Dont le flot lent et noir parfois semblait rêver,
Et le bruyant rapide assouvissant sa rage
Sur les rochers saillants qui voulaient l'entraver.

O Destin ! viendras-tu briser enfin mes chaînes ?
Me remèneras-tu vers les lieux que j'aimais ?
Mais chaque jour revient dont la joie ou les peines
Effacent cet espoir qui ne sera jamais.

Car je me suis perdu dans la brume des villes,
Et j'ai laissé là-bas mon verdoyant hallier,
Car j'entends les humains et leurs foules serviles
Esclaves à jamais sous le joug de l'acier.

LE PORTAGE

La houle vivement nous balance déjà,
La plaque (1) d'un indien nous montre l'abordage,
Tirons sur le canot, il faut descendre là (2)
Le pied du long portage.

Serrons d'un nœud plus fort les colliers (3) relâchés,
Qu'un prenne le paquet, deux cents livres de charge,
Et l'autre le canot, et posons sur les fronts
Le cuir humide et large.

1. *Plaque* : Tranche d'écorce enlevée à un arbre pour indiquer le sentier à suivre.

2. *Portage* : Sentier suivant les cascades trop rudes pour les embarquations.

3. *Collier* : Courroie qui sert à porter les provisions couvertures etc., sur les portages.

Qui sera le premier ? qui pourra défrayer
Les tournants du chemin tout couvert de branchages ?
Que son regard soit vif, et qu'il puisse épier
La trace des sauvages.

Car la journée est courte et le sentier va loin,
Il nous faut endurer la fatigue et la peine,
Et couvrir pas à pas tout ce rude chemin
Avant que la nuit vienne.

Grimpons sur les rochers, hâtons-nous lentement,
Tantôt balancés sur un vieux tronc qui chancelle,
Tantôt éclaboussés par les eaux, en tournant
Où la chute ruisselle,

Passons sous l'ombre épaisse où s'élèvent les pins :
Le crépuscule y règne et la brise y est douce,
Comme dans un tapis épais les mocassins
S'enfoncent dans la mousse.

Plus loin que cette cime, au flanc abrupt et gris.
Se suivent les détours de cette rude gorge,
Qui semble bourdonner, répercutant des cris,
Comme une active forge.

Descendons et montons, descendons de nouveau,
Dans le marais épais où les aunes blanchissent,
Sur la pente menant vers un plus haut niveau,
Sur des terrains qui glissent...

Et nous arriverons. Qu'importe le labeur ?
Nul chemin n'est si long qu'on n'en touche le terme
Si le destin le veut... Poussons avec vigueur,
D'un pas égal et ferme.

Car au soleil couchant, dans la fraîcheur du soir,
Nous serons arrivés au but, près d'une plage,
Et les paquets lâchés, il sera bon de voir
La fin du long portage.

LES ESPRITS DE LA CHUTE

Un rocher s'avancait parmi la blanche écume,
Un cèdre désolé, dans les fentes, crispé,
S'y cramponnait mouillé par l'incessante brume
Sans merci balayant son feuillage trempé.

Et la chute lançait sa vibrante colonne,
Faisant trembler le roc de son puissant effort,
Et j'entendais percer, dans sa voix monotone,
Un chant mystérieux au delà de la mort.

Il venait sûrement de l'antique sirène
Qu'Ulysse furieux voulut suivre d'antan,
Et mon corps balancé, ma frissonnante haleine,
Suivaient sans le savoir ce sauvage pæan.

Je regardai l'abîme, où l'eau pulvérisée
Flottait comme un nuage emporté dans le ciel,
Ou parfois dans sa course, haletante et brisée,
Se redressait soudain d'un bond surnaturel.

Effrayante lenteur de la chute qui tombe,
Chaque goutte accélère un élan insensé !
Et se broyant au fond avec un bruit de trombe,
Rejette avec fureur l'élément convulsé !

Des formes se jouaient dans l'onde bouillonnante,
Plongeaient et se tordaient, en riant au danger,
Jusqu'au gouffre profond, masse tourbillonnante,
Où des éclats vivants semblaient se dégager.

Parfois ils se suivaient dans leur course rapide,
Disparaissant soudain dans un trou caverneux,
Et je vis balancer, sur le remous fluide,
La languide dryade en rythme moelleux.

Je voyais dans ces flots des faces me sourire,
Que j'aperçus jadis, qu'autrefois je connus,
Et de leurs yeux charmeurs, toutes semblaient me dire,
De venir me jeter entre leurs bras tendus.

Tout à coup faiblissant, j'ai cru revoir ma mie !
Dis-moi, pourquoi viens-tu ? Les espaces sont courts
Pour toi. Pourquoi troubler l'espérance endormie ?
Pourquoi troubler l'amour, l'amour des anciens jours ?

O beaux cheveux flottants, tête rieuse et blonde,
Que n'êtes-vous réels ? Mais je t'implore en vain.
Tu n'es qu'illusion. Tu me suis, et sur l'onde
Et par les sommets clairs, et par les noirs ravins.

Je ne puis fuir si loin que tu ne me poursuives,
Ni si rapidement, que passant devant moi
Sur la mousse des bois, dans le cours des eaux vives,
Sur le nuage clair, tu ne m'appelles à toi.

Et dans le précipice où la cascade roule,
Je vois tes bras neigeux que je désire encor,
Et j'entends ton appel dans les bruits de la houle
Dans les rais du soleil, je vois tes cheveux d'or.

Pourquoi me hantes-tu ? Pourquoi viens-tu ma mie ?
Laisse-moi t'oublier. Les souvenirs sont courts
Pour toi. Pourquoi troubler l'espérance endormie,
Pourquoi troubler l'amour, l'amour des anciens jours.

Les corps s'entrelaçaient, tels la neigeuse hermine
De blancheur éclatante aux longs reflets bleuis,
Mourant et renaissant où le ciel illumine
Entre l'épais feuillage un espace indécis.

O vertige subit ! j'aurais voulu la suivre,
Me laisser entraîner au courant turbulent,
Illusion fiévreuse, où je n'aurais cru vivre
Qu'en me laissant tomber dans le vide effrayant.

Fasciné, suspendu, couvert d'éclats humides,
Longtemps je regardai ces êtres du torrent,
Et le soleil passa, dont les rayons limpides
Se moururent chacun dans le ciel transparent.

Il partit, et bientôt, la nuit envahissante
Effaça les objets et proches et lointains,
Tout se confondit dans la masse verdissante
Des arbres et des monts, des horizons éteints.

De mes yeux tout à coup la vision brisée
Ne fut plus. Je fouillai les flots dans leur parcours...
En vain ! car je ne vis que l'onde échevelée
Tombant dans l'ombre épaisse, et qui grondait toujours.

LE PIN

O forme gigantesque ! O pin vaillant et fort !
Aux racines mordant dans les fentes poudreuses,
Au front échevelé par les bises du Nord,
Aux écorces rugueuses.

■
Dominant la forêt, tu jettes ton défi
Aux éléments cruels qui t'attaquent sans cesse,
Sous leurs coups répétés ton corps s'est endurci,
Sans crainte et sans faiblesse.

Soit sur le lac désert des hommes inconnu,
Où plongent les coteaux que reflète l'eau claire,
Soit au faite exposé de la montagne à nu,
Tu règues solitaire.

Ainsi qu'un vieux prophète, aux sommets écoutant
Le mot de Jéhovah dans l'éclair et la foudre,
Qui connaît l'infini et qui sans cesse entend
L'énigme se résoudre....

Ainsi ta masse noire écoute dans le ciel
Tous les sons animés de l'heure passagère,
Et se laisse bercer dans un calme éternel
Ivre de lumière.

Partout sur toi s'étend en réseaux tortueux
L'écorce rude et ferme : ô vénérables rides !
Telles les voyait-on aux fronts majestueux
Des antiques druides.

O pin ! en te voyant quel sentiment subit
S'éveille et croit en moi ! Joie, amour et tristesse,
Sourde mélancolie où s'égare l'esprit,
Sombre, presque en détresse.

O harpe désolée où naissent des accents
De mondes inconnus ! où s'évoquent funèbres
Des voix qui ne sont plus : leurs sifflements perçants
Plongent dans les ténèbres.

Dans la nuit, seul, souvent je t'écoutai gémir
Et craquer longuement tes branches fantastiques,
Que l'ombre grandissait en semblant les vêtir
De formes chimériques.

Quand tu jetais ta plainte au souffle boréal
Qui lance par le ciel ses neiges aveuglantes
Et sous l'écorce à nu glace le suc vital
Perçant entre les fentes.

Même quand le soleil verse ses rayons clairs
Dans l'azur lumineux plein d'espoir et de vie,
Tu conserves toujours la trace des hivers,
O pensive vigie !

Ils n'ont point épargné ce faite échevelé
Témoin de froids cruels, mais tu grandis robuste
Au-dessus du pays, sur ton roc isolé
Gardant ta place auguste.

Reste fort sur ce mont où te bercent les airs,
Où règnent les dangers ; où les foudres broyantes
Tombent sur les hauteurs, où passent les éclairs
En flammes éclatantes.

Où tu vois se dresser dans le calme des soirs
L'ouragan affolé sur l'horizon livide,
Et chassant devant lui des froids nuages noirs,
Les légions rapides.

Sois fort, ô solitaire ! en ces jours de malheurs,
Quand tu vois se briser et se tordre tes branches,
Ou lorsque tristement sur toi tombent les pleurs,
Naissant des brumes blanches.

Puisse toujours rester devant l'assaut des temps
Stoïque et vigoureux : que longtemps la Nature
Garde ton front intact et couronne tes ans
D'immortelle verdure !

LE LAC ET LA MONTAGNE

Le lac est gai toujours.
Il rit à grands éclats même aux jours de tempête,
Il se pare d'écume et c'est comme une fête
Lorsque la vague court
En assauts répétés aux pieds de la montagne,
Se hâtant pour passer sa rapide compagne :

Le mont semble dormir,
Mais le lac bleu sourit et reflète les nues,
Le mont est colossal, les eaux sont ingénues.
Le lac a son soupir
Lorsque viennent les vents ; le mont parle sans trêve
Et grandit les échos des vagues sur la grève.

Ainsi qu'un noir géant
Le mont brumeux sortant des cieux crépusculaires,
Comme un penseur perdu dans les bois solitaires,
Se dresse du néant,
Insouciant devant chaque siècle invincible,
Dans un long rêve étrange il demeure impassible.

LES NUAGES

Les nuages fuyants roulent dans le ciel vert
Poussés des vents fougueux, le souffle des tempêtes,
Parfois serrés, parfois tels un gouffre entr'ouvert
Où l'on voit le chaos de leurs mobiles crêtes :

Et moi-même aspirant aux sublimes hauteurs
Je les regarde, avide
De leurs éclats brillants, de leurs sombres splendeurs,
De leur course rapide.

Plus exaltés, plus hauts, que l'Olympe sacré
Et dans l'espace errant vous êtes bien le trône
Des dieux sereins et forts, aux fronts toujours dorés
De la pure clarté que le soleil rayonne.

Car ils sont au-dessus, nous ne les voyons pas,
Baignés de lumière
Jamais ils n'ont connu la nuit, ni le trépas,
Ni la douleur amère.

Tandis qu'en un combat qui ne finit jamais
Dans vos agrestes plis roule la lutte antique
Des titans furieux attaquant sans succès,
Sans cesse se lançant en assauts frénétiques.

Les dieux indifférents gouvernent bienheureux,
Calmes dans l'Empyrée,
Leur gloire resplendit en éclat lumineux
Dans la sombre nuée.

Passez trônes mouvants dans le jour exaltés !
Passez ô dieux pour qui jamais il ne succombe !
Pendant que sur nos fronts de doutes agités,
Sur nos corps fatigués, épaisse, la nuit tombe.

O froids nuages noirs sur les mornes halliers !
Où percent les sapins, aux ramures pensives,
Sur le couchant rougi pointant irréguliers
Où l'adieu du soleil jette une flamme vive.

Vous semblez être imbus de tout l'esprit du Nord,
De sa mélancolie,
Qui s'éveille en tout temps, fatale comme un sort,
Régnant sur notre vie.

Et l'homme triste voit la saison se vieillir,
Il sent le temps qui passe, il voit sa destinée :
La faiblesse et le froid reviennent l'envahir,
Il voit sa nuit, sa fin, dans la fin de l'année.

Mais soudain j'aperçois dans un éclat dernier
Des visions géantes,
Qui remplissent l'espace, et viennent l'imprégner
De lueurs jaillissantes.

Je vois vers le Très-Haut, dans les bleuâtres plis,
Monter un chœur nombreux de formes angéliques
Chantant et l'avenir et les jours accomplis,
Les espaces, les temps, dans leurs notes mystiques.

Chantant les siècles et la calme éternité,
Très pure et très parfaite,
Chantant tout l'Univers et sa vaste unité
Diverse mais complète.

Et par cette splendeur qui triomphe du sort,
Je ne crains de la nuit les forces ennemies,
Et je sens m'envahir un suprême transport,
L'extase de vous voir, délices infinies !

FIN D'ÉTAPE

Poussons, luttons,
Et qu'on le sache
Nous n'arrêtons
Qu'à Cou-Cou Cache (1) !

L'hiver nous mord,
La brise entraîne,
Déchire et tord
La froide haleine.

Au firmament,
L'étoile aiguë
Semble un diamant,
Et luit pointue.

1. *Cou-Cou Cache* : Colline bien connue comme rendez-vous par les coureurs de bois.

Le vent rougit
La face nue,
Froid, il blanchit
La barbe drue.

Tout est glacé,
Et la raquette,
Au pas pressé,
Traîne et claquette.

Les chiens penchés,
Luttant respirent,
Tous harnachés
Vivement tirent.

Vers l'horizon,
Où se détache
Le mamelon
De Cou-Cou Cache.

LE CANOT D'ÉCORCE

Vole, ô mon léger canot, vole !
Et des flots écumants surgis,
Vole, ô mon léger canot, vole !
Sur le rapide qui rugit.

I

Brave l'effort de la tourmente,
De vague en vague bondissant !
Suis gaîment la carrière ardente,
Au gré de l'aviron puissant.

II

Parmi mille roches aiguës
Le courant voudrait te presser,
Sache éviter les pointes nues
Que la vague vient caresser.

III

Par le remous en folle ronde
Va plus vite et plus vite encor,
Par la chute qui hurle et gronde,
Fuis de ton invincible essor !

Vole, ô mon léger canot, vole !
Et des flots écumants surgis,
Vole, ô mon léger canot, vole !
Sur le rapide qui rugit.

DANS LA NUIT

La rivière coulait pressée et sans repos,
Et les ternes éclairs de ses eaux vacillantes
S'épalaient lentement jusqu'au pied des coteaux ;
Dans la nuit s'élevait le bruit des vagues lentes.

Et comme un sombre écriin, les arbres suspendus
Sur l'onde en mouvement murmuraient à la brise,
Informes dans leur masse, aux ombres confondus,
Mais où perçait à peine une flamme indécise.

Et l'homme était là, seul, au feu du campement
Rude gîte d'un soir, fragile et temporaire,
Où des lueurs rôdaient silencieusement,
Tels des esprits errants égarés sur la terre.

Car depuis bien des mois ou peut-être des ans,
Il sentait sur son cœur peser la lassitude
Des horizons sans fin, des déserts écrasants,
La désolation d'énormes solitudes.

Soudain il entendit venir avec le vent,
Et de lui s'approchant, un battement rythmique,
Liquide, d'avirons balancés et mouvants,
Et l'espoir éclaira sa figure stoïque.

Invisible dans l'ombre une barque montait
Contre le cours hâtif du vaste Saint-Maurice,
Et cherchant dans la nuit, inquiet, il écoutait,
Pour saisir des rameurs un passager indice.

Car sur la brise fraîche il entendait s'unir
La voix des étrangers, dont l'harmonie ancienne
Réveillait dans son cœur un unique désir,
L'avidité de voir une figure humaine.

« Voyageurs ! Voyageurs ! s'écria-t-il, venez !
Venez au camp la nuit s'avance,
Il est temps d'arrêter votre course ; tournez !
Ici vous trouverez bonne anse.

« Il se fait tard et noir, et de nombreux dangers
Vous attendent sur la rivière,
Car les fantômes blancs, dans les brouillards légers,
Sont traîtres quand part la lumière.

« Des mains semblent sortir des tortueux courants
Craignez-les ! le ciel est sans lune...
Elles vous tireront sous les flots, ou mourants,
Vous enliseront dans la dune.

« Mon feu brille joyeux ; venez les voyageurs !
Venez ! je voudrais voir des hommes
Moi qui suis seul toujours, errant sur les hauteurs...
Venez ! car l'ennui me consume. »

Et de la nuit, lui vint la voix d'un inconnu,
Résonnant étrange sur l'onde,
En mots entrecoupés par l'effort continu,
Semblant sortir d'un autre monde.

« Dans l'espace l'être est petit
Il suit le destin qui l'ordonne
Ecoute, ce courant nous dit :
Le temps n'arrête pour personne.

« Ami notre but est marqué,
Que la nuit ou les dangers viennent,
Nous les avons déjà risqués
Et jamais ils ne nous surprennent.

« Nous avons connu le malheur
Trop de fois pour enfin le craindre,
Nous avons goûté la douleur,
Nous la supportons sans nous plaindre.

« Nous montons jusqu'à Windigo, (1)
Viennent les vents, ou la tempête,
Les rochers aigus à fleur d'eau,
Le courant, rien ne nous arrête.

« Notre chant bravera le sort,
La lutte des eaux violentes
Où nous guette la blême mort,
Au regard morne, aux mains tremblantes.

« Qu'importent les ombres du soir ?
Chacun à la sombre demeure,
Ainsi que la feuille doit choir,
Passera quand viendra son heure. »

La voix grave se tut, faible dans le lointain,
Avec les avirons à la lente cadence :
Et l'homme toujours seul, appela, mais en vain,
Il restait face à face avec le grand silence.

1. Windigo (ouine-digo), nom indien signifiant démon et appliqué à une rivière où se trouve le poste de ce nom.

VIR

Connaissiez-vous l'homme au regard sans crainte,
Dont l'œil perçant et bleu semble un reflet de mers,
D'où jaillissent les feux de rapides éclairs ?
Connaissiez-vous déjà cet homme au cœur sans feinte
Qui, puissant, sut toujours sans murmurer souffrir,
Et, toujours, sans trembler, même est prêt à mourir ?

Vous le verrez partout où le vent passe libre,
Sous la vierge forêt au menaçant abord,
Sur les monts désolés, sur les plaines du Nord,
Sur l'Océan grondant dont le flot sombre vibre,
Dans les déserts d'Afrique où le simoun brûlant
Se tord auprès de lui comme un démon hurlant.

Souvent je le suivis sous la voûte sauvage
Des grands bois verdoyants, longtemps inexplorés,
Et sur son front j'ai lu bien des maux endurés :
J'ai lu le vent d'hiver, et le vent de l'orage,
La tristesse parfois des grands endroits déserts,
Mais aussi les reflets joyeux des cieux ouverts.

Son visage bronzé, tout sillonné de rides,
Me trahit mainte histoire et de soif et de faim,
Combien de fois a-t-il vu s'approcher la fin ?
Le spectre de la mort de ses lèvres avides,
Ne l'a-t-il pas souvent effleuré de bien près,
Laissant à son regard comme un farouche attrait.

Dans son cœur est le chant des rivières rapides
Au courant furieux sous les arbres penchés,
De la brise passant dans les bois desséchés,
Ou des neiges crissant sur les plaines arides
Comme des escadrons dans la charge écroulés
Roulent vers l'ennemi, furieux, affolés.

Le chant des flots amers se mourant sur la grève,
Chant triste et froid, pareil aux littorals brumeux,
Sans cesse répété sur les rocs écumeux,
Se mêlant aux chocs sourds quand la vague soulève

Au fond de l'océan quelque vaste rocher,
Ou frappe quelque écueil, le tombeau du nocher.

Il le ressent en lui, et son âme virile
Semble grandir encore en face du danger,
Pliez-vous éléments ! rien ne peut l'affliger
Son cœur reste serein sous votre assaut stérile
Car si son bras faiblit l'esprit seul reste fort,
Et pour un de tombé cent braveront la mort.

Qu'importent tous les maux si le soleil rayonne,
Qu'importent les vents froids où son corps endurci
Croît succomber parfois aux forces sans merci ?
Sans repos, fataliste, au combat il se donne
Jusqu'au jour de vieillesse où, brisé, haletant,
Comme un vrai preux antique, il meurt en combattant.

POINT DU JOUR

Il est bon de sentir l'odeur des feuilles fauves
Dont le tapis épais amortit chaque pas,
De voir, au point du jour, l'horizon terne et mauve
Sous les premiers frimas.

Il est bon de partir à cette heure assoupie,
Lorsque tout le pays est en proie au sommeil,
Quand, par un moindre bruit, il semblerait impie
De hâter son réveil.

D'un pas léger et vif sur la sente gelée
Il faudra se presser pour se mettre à l'affut,
Car près du roc mousseux dominant la coulée,
Se trouve notre but.

Dans le fond du ravin, à la source fumante,
Pour apaiser sa soif souvent le daim s'en vient,
D'un pas inquiet et lent, à l'eau pure et courante.
Que le gravier retient.

Car l'homme doit chercher dès l'aube sa pâture
Ou sinon tout le jour par les bois doit courir,
Et, comptant sur sa force à plier la nature,
Il pourra se nourrir.

Lorsque l'aube a chassé la nuit aux voiles mornes,
Que l'on se sent alerte et plus libre qu'un roi !
Tout vivant de l'espoir d'une course sans bornes,
Et le jour devant soi !

SUR LA COLLINE

Sur une lointaine colline
Je viens d'entendre, clair et dur.
L'éclat vif d'une carabine
Briser le calme de l'air pur.

Une spirale de fumée
Parmi les sapins, lentement,
S'élève légère et dorée
Vers le lumineux firmament.

Et je crois entendre en mon être
Un appel puissant d'autrefois,
Un instinct primitif renaître,
M'attirant vers les monts, les bois.

D'étranges émotions passées
Tout à coup s'élèvent en moi,
Et des passions délaissées
Semblent me plier à leur loi.

Car je rêve aux lacs solitaires
Où l'azur du ciel se confond,
Et je revois des sources claires
Tombant dans l'abîme profond.

Car je revois ces jours épiques
Où l'homme, libre encor,
Jetait dans les forêts antiques
Les rauques appels de son cor.

L'inspiration de ces chasses
Revit sous les arbres géants,
Sur les montagnes, dont les passées,
Surplombent des gouffres béants.

O grande liberté sublime
Illusion d'un jour passé !
Dont l'homme sur les hautes cimes,
Des montagnes, seul, est bercé.

Je veux partir dans les collines
Avec ce chasseur matinal...
O liberté ! tu me domines,
Et je dois suivre ton signal

LES FEUX ABANDONNÉS

Quand retournerons-nous par les sentes connues,
Quand irons-nous, par les ruisseaux ou par les lacs,
Retrouver les endroits, les places souvenues,
Pour avoir vu d'antan le feu de nos bivacs ?

Le bois aura couvert l'endroit où notre tente,
Blanche auprès des sapins, se dressait dans la nuit,
Chercherons-nous en vain d'une main patiente
Pour les branchages secs qui furent notre lit ?

Ils étaient verts et frais. leur odeur résineuse
Parfumait tout le camp ; nos membres fatigués
S'y reposaient après la course aventureuse,
Par l'air pur des sommets conquis et subjugués.

Chercherons-nous la pierre où reverdit la mousse ?
Un vestige caché de cendre ou de charbon ?
Dans l'âtre maintenant le jeune arbuste pousse,
Ces restes sont partis, chassés par l'aiglon.

La flamme brûlait claire et la lente fumée,
Montait en tournoyant vers le ciel étoilé
Et nous aspirions son odeur parfumée,
Et la chaleur séchait le corps raide et gelé.

Trouverons-nous encor dans une antique fibre
Tout le profond bonheur d'aspirer à longs traits,
Ainsi qu'un elixir, l'air vigoureux et libre
Rempli de la douceur des humides forêts ?

O viens ! nous braverons la pluie et la gelée
Pour entendre la voix des arbres agités,
Et pour boire l'eau froide de la source isolée,
Et voir les cieux rougis dans leur sérénité.

Viens ! nous retracerons d'un pas égal et ferme
Notre course d'antan, moins pressés et plus vieux
Calmes, nous jouirons de ces trésors qu'enferme
Le domaine des bois que nous comprendrons mieux.

Il faudra nous hâter, le temps se passe vite,
Avant les froids autans et les neiges d'hiver,
Quand retournerons-nous refaire notre gîte
Où nous avons dressé nos campements hier ?

AUX LAURENTIDES

O rocs Laurentiens sur vos âpres contours,
S'évoque un souvenir de combats titaniques,
Vos masses sont les os de géants d'autres jours,
Vaincus et oubliés, sauf ces restes antiques.

Combien d'âges ont fui depuis ces temps lointains,
L'esprit troublé se perd où les siècles reculent,
Ils ont vécu, et sont, tels des flambeaux éteints
Qui dans la nuit des temps tristement s'accumulent

Ils ont laissé sur vous la trace de leurs coups,
Mille et mille soleils ont séché vos surfaces,
Les vents vous ont battus, les pluies vous ont dissouts
Pendant qu'ont existé bien des diverses races.

Que nos bras sans repos travaillent à vos flancs,
Vous resterez toujours, malgré tous nos ravages,
Verts dans les jours d'été, dans l'hiver purs et blancs
Sous la neige qui perce entre vos pins sauvages

Vous garderez toujours dans vos vals ombrageux
Une douce fraîcheur pour nos âmes fiévreuses,
Nos fronts las et courbés se dressent courageux,
Ranimés soudain par vos forces précieuses.

O monts ! vous êtes l'orgue aux grands frémissements
D'où s'élèvent toujours des merveilleux cantiques,
Qui remplissent l'espace avec les grondements
De vivants hosannas, de notes magnifiques.

La source qui gazouille et le ruisseau qui rit,
Le vent qui fait parler la feuille frémissante,
Que l'automne fait choir, ou que l'hiver meurtrit,
Ou celle du printemps qui grandit verdissante.

Ou parfois en été dans les lourdes chaleurs,
Le fracas courroucé des éclats de tonnerre
Lorsque Thor vous fracasse et sème la terreur,
Tout flamboyant d'éclairs dans sa rouge colère.

Le bruit des eaux du ciel roulant sur le pays,
Comme l'assaut subit d'une armée en bataille,
Gonflant chaque ruisseau d'un flot bouillant et gris,
Qui sur les lits pierreux violemment travaille.

Souvent, — combien souvent ! j'écoutai tous ces sons
Me plongeant sous les bois dans le vent et la pluie
Pour être près de vous : oui, nous nous connaissons,
Car vous m'aidez encore et sur vous je m'appuie.

Et je reviens toujours à vous, quand aveuglé,
Etouffant, et meurtri dans la fange des villes
Oubliant presque Dieu, de doutes harcelé,
Je ne sais où je vais, et mes jours sont stériles.

Comme le pèlerin par les ombres surpris,
Sur un sentier perdu sous les branches épaisses,
Tout à coup sur le fond du bois opaque et gris
Revoyant le ciel clair, tout ranimé se presse.

Ainsi je me souviens et revenant au soir,
M'échappant à la nuit indécise et morose,
Je vois s'étendre au loin, tout rayonnant d'espoir,
Votre large horizon au calme grandiose.

FRAICHEUR

C'est le vent frais du Nord soufflant sur la contrée
Tout frissonne et se refroidit,
Tout respire à longs traits pendant que la soirée
S'avance vers la nuit.

Il fait bondir le sang, jeune, et riche, et sauvage,
Avec le cœur tumultueux,
Et les airs qu'il avive sont un puissant breuvage
Pour l'être impétueux.

Regardant vers le ciel aux lueurs enflammées
Jusqu'où se déroulent les monts,
Et les noires forêts dans les vals embrumées,
Et nettes à leurs fronts.

Regardant au Zénith l'infini des étoiles,
Les merveilles de l'Univers,
Dont la nuit en venant a soulevé les voiles
Jusqu'au matin ouverts.

Je respire l'extase, et la flamme divine
M'éblouit et triomphe en moi
Sainte aspiration ! ô rêve qui fascine !
Délicieux émoi !

J'attends sur ce coteau pour une forme blanche,
J'attends pour un rire argentin,
O viens ! car je suis seul, et que mon cœur s'épanche
A toi jusqu'au matin.

Enfant, je te voudrais, mon âme est solitaire :
Nous irons dans les vallons frais,
Heureux d'un amour pur, et la nature austère
Sera pleine d'attraits.

Pour toi ce calme ciel se rougit et se dore
Contre la masse des taillis
Reflété dans le lac, tranquille, il le colore
Comme un sombre rubis.

Pour toi tous les parfums des fleurs demi fermées,
Pénétrant l'air vivace et pur,
Se mêlent lentement aux brises embaumées
Venant du bois obscur.

O viens ! nous entendrons la musique des sphères
Et nous aurons des visions
Qui passeront pour nous, lentes mais passagères,
Vagues illusions.

O chimère dorée ! O précieuse goutte
De belle jeunesse qui fuit !
Je voudrais te garder, ou rester, mais la route
M'emporte dans la nuit.

Car le rêve s'efface où les sens se réveillent,
Et mes yeux cherchent vaguement
Les tortueux contours des buissons qui sommeillent,
Balancés doucement.

Car je vois tout à coup le long chemin qui mène
A la lutte, aux efforts,
Et venant m'enlever de sa robuste haleine
J'entends le vent du Nord !

LES LOUPS

Dans le ciel sombre et froid la lune est belle et claire,
Et la neige éblouit auprès des sapins noirs,
Poil contre poil, pressés, à la course légère,
Aiguillonnés de faim les loups chassent ce soir.

Sur la morne étendue ils filent, comme l'ombre
D'un nuage passant devant l'astre des nuits,
Ou tel le vol égal de corneilles sans nombre,
En bande, à l'horizon disparaissant sans bruit.

De son mufle flairant les traces sur la plaine,
Le loup chef en avant, rapide, les conduit,
Régulièrement la vaporeuse haleine
Voile ses crocs brillants, et la meute le suit.

Les yeux luisent cruels et la gueule est béante,
La langue pend dehors comme un lambeau de chair,
Comme un lambeau meurtri de la viande sanglante
Qu'ils voudraient s'arracher fraîche et fumante à l'air.

Implacables ils vont, respirant en silence,
Suivant des longs plateaux les ondulations,
On ne sent aucun vent, et le froid est intense,
Et l'hiver fait régner sa désolation:

Il règne avec la faim sur toute la contrée,
Il a maigri leurs flancs haletants et nerveux,
Il a chassé la peur, il leur faut la curée,
Ou bien faire mourir le plus faible d'entr'eux.

Tremblez ! ils ont senti dans la piste récente,
Sur le verglas coupant, quelques gouttes de sang,
La course s'accélère, et tout à coup, bruyante,
La meute hurle ensemble et resserre ses rangs.

« Hallali ! hurlons, hallali !
Il nous faut le sang chaud qui coule
Et la chair que le croc poli
Perce à vif ! dont l'odeur nous soûle.

Hallali ! ô loups, hallali !
Hurlons ! la lune est pleine,
Hurlons ! car son éclat pâli
Verra du rouge sur la plaine ».

Et dans ces hurlements qui lui viennent funèbres,
La bête qui s'enfuit entend son cri de mort,
Et s'élançe espérant les profondes ténèbres
De la forêt au loin, comme un puissant renfort.

Mais en vain car, la meute a doublé de vitesse,
Apercevant sa proie, elle gagne toujours,
Chaque loup affamé se bouscule et se presse,
Et hâte son prochain au combat sans recours.

« Pressons ! Hallali ! Hallali !
Il n'est pas loin, allons plus vite,
Roulons, plongeons dans ce repli
Nous avons faim, que nul n'hésite.

Hallali ! ô loups, hallali !
Jetons-nous enfin sur la proie
Tendant chaque muscle assoupli,
Mourrons dans le sang et la joie ».

L'original luttera courageux et terrible ;
Il s'accule et reçoit la charge sur ses bois,
Et chaque fauve, avec une grimace horrible,
Découvre ses longs crocs, claquant tous à la fois.

Il se bat vaillamment ; la carcasse lancée
Retombe lourdement pour ne plus se lever,
Mais d'autres sont tout près et sa gorge arrachée
Teint la neige du sang dont ils vont s'abreuver .

« Hallali ! mordons, hallali !
Il cède, sa gorge est ouverte,
Déchirons son corps affaibli
Où pendent des lambeaux inertes

Hallali ! ô loups, hallali !
Des frères téméraires meurent
Mais quoi, leur temps est accompli !
Ils nourriront ceux qui demeurent ».

Parmi les hurlements de triomphe et de rage,
Perce un gémissement de navrant désespoir,
Un cliquetis de dents prêtes pour le carnage,
Et les loups sous la lune ont bien chassé ce soir.

LA SOURCE

Source pure, nappe tranquille,
Où les mousses de la forêt
Se plongent dans le flot qui brille,
Où la racine disparaît.

Où les gouttes tombant des roches verdissantes,
Brillant un court instant, rapides dans les airs,
Ont un frémissement de notes grandissantes
S'éloignant sous les bois en accords vrais et clairs.

O source dont le flot frissonne
Des frimas du lointain glacier,
Dont la surface se sillonne

Longtemps je t'ai cherchée, ô source bienfaisante,
Longtemps brûlé de soif, de doute et de désir !
La lèvre maintenant s'épanche haletante,
Dans ton calme azuré l'esprit vient s'assouvir

Ni la hache sonore et rude,
Ni même le sifflet strident,
N'ont pu troubler ta solitude,
Tu n'entends que la voix du vent.

Ou parfois le refrain d'une chanson lointaine,
Qui te vient sur l'écho d'un rare voyageur,
Ces murmures n'ont pu troubler ta paix sereine,
Que parfument les pins, superbes protecteurs.

Miroir dont les reflets nocturnes
Montrent parfois le bleu du ciel,
Les sapins aux fronts taciturnes,
Bercés en rythme perpétuel.

Tout vit auprès de toi, ton eau rafraîchissante
Où puise la racine, et de l'arbre puissant,
Et de l'herbe mêlée à la mousse flottante,
Recèle aussi la truite entre les joncs glissant.

Comme une noire flèche,
J'ai pu la voir passer
Entre la sombre brèche
D'un indistinct rocher

Et, caché, j'ai surpris quelques chevreuils timides
Qui se penchaient sur toi pour se désaltérer.
Sur leurs mufles luisaient maintes gouttes limpides
Ils se sont relevés, inquiets, pour flairer.

Aspirant ton humide haleine
Et celle des bois résineux,
Craintifs qu'un ennemi surprenne
Leur retour, ils sont soupçonneux.

Puis, bondissant soudain, d'un saut ils disparaissent.
Et j'écoute toujours, dans les herbes caché,
Le bercement vague où les rafales renaissent
Dans la pruche et le pin, lointain ou rapproché.

Et les images les plus pures,
Les songes les plus merveilleux,
S'évoquent libres de souillures
Sous les feuillages ténébreux.

Ici tout est parfait, chaque minute lente,
Comme la goutte tombe, égale et sans soucis,
Les éléments en paix sommeillent dans l'attente
D'événements laissés au futur indécis.

Aucune entrave, point de chaînes,
Tout respire la liberté.
J'entends l'unique vérité.
Dans ces notes Eoliennes.

Je veux les écouter à tes bords satisfait,
Apprenant tour à tour tous tes secrets mystiques,
Et je veux demeurer dans ton calme parfait [tiques.
Pour forger dans mon cœur un hymne aux dieux an-

LA VOIX DES MONTAGNES

Au pied du mont géant dont le sapin altier
Aux bords vertigineux, sombre et touffu s'élance,
Je m'étais arrêté dans un étroit sentier
Où le roc menaçant se penche et se balance.

Et je considérais aux horizons lointains,
Contre l'azur du ciel, les collines pensives,
Dont les sommets rugueux de blancheur étaient teints
Par les premiers frimas et les neiges hâtives.

A mes pieds je voyais entre les vals profonds
Se dérouler partout les immenses savanes,
Comme l'obscur remous d'un océan sans fond
Et caressé toujours de brumes diaphanes.

Je regardais couler dans les bois s'allongeant
La rivière au flot pur, froide comme les glaces,
Sortant de l'écrin noir, comme un filet d'argent,
Pour se perdre plus loin dans les lointains.

Et couronnant toujours les sommets violacés
Un amas indistinct : la forêt solennelle,
Des abîmes sans fonds, des bois entrelacés,
Jusqu'aux nuages bas dans la nue éternelle.

J'écoutais tout songeur le murmure des airs,
Caressant l'herbe morte et le sombre feuillage,
Le grondement lointain du torrent vif et clair
Et de la cataracte à l'impuissante rage.

Tout à coup, je saisis cette énigme des monts,
Ce cantique des vents, des forêts gémissantes,
Du long sifflement sourd des rocs aux vastes fronts,
Et du soupir furtif des vagues languissantes.

« Homme tu passeras !
Car malgré ta science et tes vœux intrépides
Tu seras emporté par les siècles rapides
Et tu disparaîtras ! »

« Petit ! tu finiras !
Tu finiras ! Et moi que ta main dure et fière
Semblerait enchaîner, demain je reviendrai.
Homme que seras-tu ? Tu seras ma poussière,

Et sur tes os blanchis seule je régnerai,
Je suis l'éternité ! qu'interrogent les races.
L'Enigme ! toujours là sans espoir ni menaces ;
 Homme, tu passeras ! »

La voix continua de mystère en mystère,
Des choses que mes sens ne pouvaient plus saisir,
Le vent parlait au ciel et le ciel à la terre
Le présent, le passé, le douteux avenir.

C'était l'indéfini, le pourquoi de nos vies,
Que notre œil obscurci ne saura jamais voir,
Et la plage inconnue où nos âmes ravies
Vont quand surgit la mort sur les ailes du soir.

Et j'ai senti bruissier ce grand souffle des âges
Respirant éternel sur le mont endormi,
Au grand lac solitaire et dans les bois sauvages,
Dans le feuillage mort sous les rocs réuni.

Les mondes éloignés n'avaient plus de distance
Et j'écoutai l'Esprit dans cette profondeur,
Je me suis incliné ! cette auguste Présence
M'absorba tout entier dans sa vivante ampleur

LES FILS DES HOMMES

Les fils des hommes vont par des chemins divers
Où les emporte au loin la course des années,
Le grand vent souffle : il vient et des bois, et des mers,
L'enfant devient un homme : il suit sa destinée.

Et quand l'heure a sonné rien ne peut le tenir,
Ni le toit familial où l'éleva sa mère,
Ni l'inconnu douteux de dangers à venir,
Lorsqu'il entend l'appel, il est fils de ses pères.

Car vous, les fils du Nord, vous réglez sur les mers
Vous réglez sur le mont, la forêt, et la plaine ;
Car tel l'acier trempé, dans le froid des hivers
Vos corps se sont durcis au travail, à la peine.

Allez aux quatre points du ciel !
Allez, partez, la voie est large !
Qu'un horizon toujours nouvel,
Toujours distant, soit votre marge.

Plus loin que la chaîne des monts
Il est encor d'autres montagnes,
Quittez vos paisibles cantons :
Vos barques seront vos compagnes.

Vous n'aurez plus qu'un souvenir
De quelques larmes essuyées
Demain, et vous saurez souffrir :
Les douceurs seront oubliées.

Allez ! la voix de l'océan
Eternellement roule et gronde,
La chaîne grince au cabestan,
Partout vole l'écume blonde.

Pour vous les longs vaisseaux que berce le roulis,
Pour vous le fouettement des rafales salées,
Eveillant des désirs toujours inassouvis
De connaître et de voir des régions voilées.

Oh ! j'entends s'élever des antiques refrains,
Les cordages serrés claquent dans la mâture,
Les ordres sont donnés et l'effort des marins
Couvre les vergues sous la flexible voilure.

Et la barque s'en va comme un oiseau léger,
Comme un cygne flottant qui tend ses blanches ailes,
Elle devient un point, pour enfin se plonger
Vers d'autres continents que l'horizon récéle.

Car sous sa ligne vague, il est d'autres pays ;
Un jour vous voguerez sur des eaux étrangères,
Et là, non satisfaits, vos esprits insoumis
Voudront aller plus loin sur les ondes amères.

Allez, tous et chacun vous vous retrouverez,
Soit sous les chauds rayons du soleil des tropiques,
Soit sous le ciel clément des pays tempérés,
Soit dans le tourbillon des tempêtes arctiques.

Pour vous le cheval hennissant
Bondit et bruyamment renifle,
Pour vous aux vals retentissant
La carabine claque et siffle.

Pour vous les saharas brûlants,
Les étapes interminables
Sur les plateaux étincelants,
Où sans fin s'étendent les sables.

Allez car sur le long chemin
Beaucoup s'en vont, mais peu reviennent,
Qui sait où vous serez demain ?
Qui sait où les jours vous emmènent ?

D'autres sont devant vous, et d'autres vous suivront,
Sur les terres ou sur la grande voie humide,
Car tous vous êtes fils, et des fils vous naîtront
Ayant votre courage et votre âme intrépide.

Suivez le mouvement des fleuves et des mers,
Supportez sans fléchir les souffrances, les charges,
Mus par le cœur battant d'un vivant univers
Dont le souffle embrasé vous pousse vers le large.

AVANT LE DÉPART

Le temps frais est venu : les nuages s'amassent
Et le printemps n'est plus, les beaux jours vont finir :
Mignonne, ne crains-tu qu'avec l'été qui passe
Notre amour va s'enfuir ?

Je vois encore ces eaux où la brise s'effleure,
J'aspire ces parfums des sapins près des bords,
Et je me dis, hélas, où sont ces belles heures,
Est-ce la fin, la mort ?

Le vent courbe le jonc, et la feuille qui tombe,
Légère est emportée avec cette chanson.
Sur les eaux viendras-tu ? Non, mon âme succombe
Sous l'automnal frisson.

Quelques beaux jours passés d'un été qui se presse,
Restent mon seul trésor ; mais le vivant désir
Créé dans un seul jour, règne encor et me blesse,
Bientôt je vais partir.

J'entends rouler là-bas vers le front de bataille
Les lourds canons d'acier, les pas des bataillons,
Les cuivres sonnent clairs et l'horizon tressaille
De rouges tourbillons.

Trouverai-je l'oubli ? Non, ton sourire rayonne
Devant mes yeux toujours ; j'ignore l'étendard,
Et je reste distrait quand le clairon ordonne
Le signal du départ.

Mais je serai content sur la terre étrangère
De me plonger ardent au feu dévastateur,
Seul il pourra brûler cette douleur trop chère,
En consumant mon cœur.

APOLOGIE

J'aurai voulu chanter tout ce que le ciel bleu
Couvre d'un éclat vierge, et libre de souillures,
Où les jours sont remplis du grand regard de Dieu,
Où les êtres divers et les choses sont pures.

Car un matin d'hiver, sur un chemin neigeux,
J'ai vu l'Est resplendir sous la divine Aurore,
Des nuages flottaient : lingots incandescents,
Que Vulcain eut fondus dans sa forge sonore.

Au-dessous, des bois noirs où la neige perçait
S'étendaient sur le front glacé des Laurentides,
Et je sentis soudain qu'un chant m'envahissait,
L'enthousiasme des créations splendides.

Je l'entendis en moi, sonner comme un clairon,
Enflammé, vibrant de notes victorieuses,
En mon âme passant tel un divin frisson
D'un vent sacré sur les harpes harmonieuses.

Soudain je dis, ô vous qui savez m'inspirer,
Sommets silencieux couverts de pins austères
Qu'un soleil invisible vient maintenant dorer,
Mobiles éléments et vous forces altières !

Je sens surgir en moi tout votre hymne vibrant,
Universel, sans fin, — il reedit votre gloire,
Votre futur ; il dit dans le passé plongeant
Tous les plis tortueux de votre sombre histoire.

O Nature, ô Isis, toi qui changeant toujours,
Dans la course des temps sembles rester la même,
Pour qui nos ans sont rien et nos âges sont courts,
Tu ne vieillis jamais, ô toi mère suprême !

Donne-moi le secret de tes divins accords,
Laisse-moi te chanter, ta grandeur infinie,
Et que mon âme émue en de bouillants essors
Monte dans l'empyrée en notes de génie.

J'ai cherché, j'ai questionné,
Ce que mes yeux errants voyaient sous la lumière,
Ce que mes sens ont deviné
Quand règne dans la nuit l'obscurité première.

Et j'ai considéré la terre qui nourrit
Tous les êtres vivants sous leurs diverses formes,
Mère noire et féconde où lentement pourrit
Tout ce qui fut rongé par les larves informes.

Le fleuve aux flots mouvants que gonfle le soleil,
Formant sur l'océan de floconneux nuages,
Condensés aux hauts lieux où l'arc-en-ciel vermeil,
Cimeterre courbé, disperse les orages.

Et l'orage à son tour avivant les ruisseaux,
Et nourrissant la source où le ruisseau s'abreuve,
Et d'un cours continu par de nombreux réseaux,
Ramenant l'eau des mers jusqu'à celle du fleuve.

J'ai regardé le chêne aux bras majestueux
De ses gestes bravant la tempête inclémente,
Qui balaye en passant, d'autans tumultueux,
Le brin d'herbe brisé, la feuille frissonnante.

J'ai regardé le ciel, la clarté de l'azur
Et la voûte des nuits, d'étoiles constellée,
Et l'énigme était là ; ni les mages d'Assur,
Ni de l'Europe ont vu la figure voilée.

Ni la prêtresse Grecque aux rites d'Eleusis,
Les sages d'Israël, des Indes, ni de Thèbe,
Malgré tous leurs efforts n'ont découvert Isis
Qui se cache toujours dans la nuit de l'Erèbe.

Et j'ai senti la soif, la faim des lieux déserts,
Quand j'errais en songeant à ce muet langage,
J'ai senti le vent froid, l'humide vent des mers,
Près des maigres genêts, les algues de la plage.

Et toujours étonné, j'ai suivi le chemin
Des ans sans me lasser, et trouvant la merveille
Nouvelle hier, plus grande encore au lendemain,
Et des sons répétés plus doux à mon oreille.

Quoi, n'est-il pas de mots, n'y a-t-il aucun art
Pour vos créations ? L'Esprit peut vous entendre,
Il est par vous, il est de vous, mais le regard
Ressent votre harmonie et ne peut la comprendre.

Longtemps j'ai médité devant vous, attendant
Que la parole vint, rapide, impérieuse,
Que je pusse enfin voir grandir un jour ardent,
Et sentir me brûler la flamme glorieuse.

J'ai voulu vous sonder, mais mon œil effaré
S'est perdu, noyé dans la lumière aveuglante
Du grand tout immobile, et, faible, j'ai pleuré
Votre beauté sans nom et ma lyre impuissante.

TABLE DES MATIÈRES

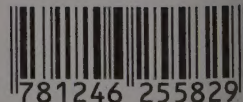
	Pages
Les voyageurs.....	5
Le départ.....	7
L'arrivée.....	9
Les chasses.....	11
Fantaisie du soir.....	16
L'original.....	19
Le camp.....	23
Retour.....	26
Pluie.....	28
Le lac Mimi.....	30
l'olanté	33
L'outarde.....	36
L'appel des bois.....	39
La rivière.....	41
Croyance.....	43
Bivouac de Novembre.....	45
L'Ermite.....	48
Remords.....	50
Shawinigane.....	52

Nuits d'Automne.....	57
Tempête	61
Souvenirs.....	63
Le portage.....	65
Les esprits de la chute	68
Le pin	73
Le lac et la montagne.....	76
Les nuages.. ..	79
Fin d'étape.....	81
Le canot d'écorce.....	83
Dans la nuit.....	85
Vir.....	89
Point du jour.....	92
Sur la colline.....	94
Les feux abandonnés.....	96
Aux Laurentides.....	98
Fraîcheur.....	101
Les loups.....	104
La source.....	108
La voix des montagnes.....	112
Les fils des hommes.....	115
Avant le départ.....	119
Apologie.....	121

IMP. JOUVE ET C^{ie}, 13, RUE MACE, PARIS — 4049-19

CPSIA information can be obtained at www.ICGtesting.com
Printed in the USA
BVOW10s1447150114

342004BV00010B/376/P



9 781246 255829



9 781246 255829

KL-364-528